



JULIE CERTINES

Ne t'inquiète
pas,
je m'occupe
de toi

ROMAN

Julie Certines

Ne t'inquiète pas, je m'occupe de toi

© Julie Certines, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9716-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I.

1.

Il faut faire tourner le quotidien. Laurent est souvent en déplacement pour son travail. Aujourd'hui lundi, il n'est pas là. Demain non plus. Nathalie s'agite en douceur dans cette grande maison qu'elle commence seulement à apprivoiser. Elle pend les draps à peine sortis de la machine à laver dans « le jardin d'hiver » qui ressemble plus à une laverie envahie d'étendoirs. Elle inspire profondément, emplissant ses narines d'une douce odeur de lessive qui sent bon la lavande et la pivoine. C'est une odeur synthétique, certes, mais cela la réconforte. Pendant une fraction de seconde, elle visualise sa Provence qu'elle a laissée derrière elle sans un certain déchirement pour venir s'installer ici. Cet apaisement ne dure jamais longtemps. Dans cette verrière qui résonne, elle se sent exposée, mise à nu, malgré l'absence de maison alentour. Sa plus proche voisine, c'est la montagne. Implacable et ténébreuse, elle lèche le fond de son jardin. Nathalie ne la regarde jamais trop longtemps. Elle lui semble chaque jour plus proche, menaçant son espace, intensifiant sa pression. Elle se sent prise de vertiges. En ce début de mois de décembre, les journées sont courtes. La lumière se fait prier, ne parvenant pas toujours à percer de son intensité, l'épaisseur des nuages bourbeux. Lorsqu'en fin de journée, le soleil atteint la cime, l'éclat des rayons orangés disparaît vite. Le soleil entame progressivement sa descente, levant des ombres brumeuses qui viennent danser autour de Nathalie. La pénombre l'habille comme un voile. Elle sent son cœur se serrer devant cette masse sombre qui s'abat sur elle. Elle ferme rapidement les volets, allume toutes les lumières du salon, de la cuisine et de l'entrée pour chasser l'obscurité. Elle continue de s'affairer à travers la maison, tout en laissant le son de la télévision lui chatouiller les oreilles de sa présence rassurante.

2.

La semaine dernière, Laurent n'est rentré que vendredi soir. Nathalie lui a préparé un bon dîner. Il était content de prendre un moment pour décompresser de sa semaine et retrouver sa femme qui lui avait manqué. Mais elle appréhendait déjà l'agitation du lendemain et ressentait un certain agacement à supporter ses caresses insistantes. Elle travaille le samedi, comme tous les samedis et même le dimanche en ce moment car Noël approche. La parfumerie se situe en contrebas, dans la vallée. Elle n'aime pas prendre la route en cette saison. Elle sent sa voiture chasser dans les virages, se demandant à tout moment si elle ne va pas tomber dans le fossé. Elle peine à avancer, forçant les voitures tout-terrain collées derrière elle à décélérer. Elle les entend presque pester d'impatience, marmonnant des insultes derrière leur tableau de bord. La pédale de l'accélérateur les démange. Mais c'est plus fort qu'elle. Nathalie s'agrippe à son volant, comme si sa vie en dépendait.

La petite ville a poussé au pied des pistes de ski. Elle a vu sortir de terre en un temps record, des dizaines d'immeubles sans âme et sans charme, construits pour être rentables plus que pour durer. L'effervescence devrait durer jusqu'au printemps et reprendra un peu cet été. Mais entre ces périodes d'activité, de longues respirations s'installent transformant l'attente de la prochaine saison en une pesanteur douloureuse. La parfumerie se situe sur la place principale, prise entre un magasin de location de matériels de sport et une pharmacie à l'abandon, qui n'a pas trouvé de repreneur après le décès de Monsieur Gilbert. L'hiver dernier n'a pas apporté la clientèle espérée. La grisaille et le crachin n'ont pas quitté la vallée. Une neige molle et élastique n'a commencé à tomber que fin décembre recouvrant à peine les pistes d'un duvet mouillé. Au pire, les vacanciers ne sont pas venus, au mieux, ils ont écourté leur séjour. Le chiffre d'affaires a été mitigé ces derniers mois. Les directives du siège ont été claires. La parfumerie doit redoubler ses efforts pour revenir à flot sans quoi la sanction économique ne se fera pas attendre. En cette fin d'année, les primes individuelles dépendent en partie du montant des ventes que chacune des employées aura réalisé. La tension est assez palpable entre elles. La nécessité économique prend le dessus sur l'ambiance bon enfant habituelle. Dorénavant, c'est « chasse gardée » sur les clients.

En ce samedi matin, 8 h 30, tout est étrangement calme. Nathalie entre par la petite porte de derrière. Elle arrive toujours un peu plus tôt que les autres pour prendre le temps de s'habiller. Comme un rituel, elle enfle son costume avant de monter sur scène. Ses cheveux sont tirés en arrière par un chignon délicat. Elle enfle des collants opaques, une veste et une jupe noires classique, presque banales, elle habille son cou d'un léger foulard orangé aux couleurs de l'enseigne et place sur sa poitrine un petit badge doré portant son prénom. Elle remet du rouge à lèvres, un rouge bien vif et bien mat qui lui donne des airs de madone contemporaine. Nathalie est une excellente vendeuse. Elle sait trouver le bon ton, le bon conseil. Elle juge les gens avec justesse, adaptant sa stratégie d'approche à leur caractère, devinant ce qu'ils peuvent se permettre selon leurs moyens. Elle met en confiance par sa douceur et emporte toujours l'impulsion d'achat grâce à une allure folle mais simple. Elle réussit systématiquement à vendre tout ce que les clients se seraient permis. Jamais plus. Jamais moins. Ils ressortent la mine ravie. Les vacanciers se souviennent d'elle d'une année sur l'autre, se demandant souvent lorsqu'ils reviennent, si Nathalie travaille toujours ici. Mais ce n'est pas une chasseuse. Elle ne veut pas forcer les gens, préférant les laisser venir à elle. Son tempérament hésitant lui fait manquer des attaques. Elle se fait alors rafler la mise par une collègue bien plus entreprenante qu'elle. Elles sont cinq à travailler ici. Toutes ensemble, elles donnent l'effet d'une armée de clones concentrée sur son plan d'attaque, à l'affût des premiers clients. Il règne dans cette parfumerie, une atmosphère de femmes un peu étouffante, une antichambre du luxe un peu datée.

3.

Lucie arrive en trombe à la « Dolce Vita ». Tout le monde est déjà là. Les reproches fusent sans attendre. Lucie n'a rien à dire pour se justifier. Habituellement, elle arrive toujours la première et elle repart toujours la dernière pour aider Fred à nettoyer le bar et éventuellement se glisser dans son lit si elle en a besoin.

— Tu aurais pu prévenir au moins, tu as presque une heure de retard. Je commençais à m'inquiéter...

Elle sourit à Fred. Il la sert fort contre lui tout en lui adressant un baiser affectueux sur la joue. Elle sait déjà qu'il ne lui en veut plus. Son animosité envers elle ne dure jamais longtemps. Il l'aime trop pour cela. Elle fait le tour de la table pour embrasser Isabelle et Christophe. Ils ne sont pas aussi démonstratifs. Ils sont contents de la voir et elle aussi, mais ils ne comprennent pas la tournure qu'a prise sa relation avec Fred ces dernières années. Cela n'avait rien d'étonnant pour Lucie. La vie d'Isabelle et Christophe, contrairement à la sienne, s'apparentait à un long fleuve tranquille. Ils coulaient ensemble des jours heureux depuis bientôt quinze ans, se congratulant réciproquement de leur passé sans erreur et de leur avenir sans nuage. C'était le genre de couple que tout le monde enviait à la fac. Ils étaient soudés, complices, marrants. Ils prenaient part à toutes les luttes, défendant la gratuité de l'université, l'égal accès à l'éducation entre hommes et femmes, le maintien du droit à l'avortement... Mais plus que la cause, c'était le combat qui les faisait vibrer. Inciter à la reconduite de la grève pendant une AG étudiante, se harnacher aux grilles de la fac, faire face pendant une manif aux CRS postés en faction, lancer les hostilités en leur crachant dessus... Rien ne les arrêtait. Ils se sentaient vivants. Ces actions les rendaient désirables l'un pour l'autre. Ils avaient le feu au corps. Ils s'excitaient à jouer ensemble les marginaux. Ils rivalisaient d'imagination pour trouver les lieux les plus improbables pour faire l'amour et si possible se faire surprendre. Ils se prenaient pour des hors systèmes, bousculant le diktat éducatif de parents réac et bien rangés. Ils s'amusait follement. Ils entraînaient Lucie et Fred avec eux, mais les faisaient presque passer pour de pâles suiveurs timides et réservés. Et puis un jour, ils avaient changé. C'était comme s'ils étaient guéris, comme s'ils s'étaient réveillés d'un profond sommeil et qu'ils reprenaient le cours normal de

leur vie. L'obtention de leurs agrégations respectives en psycho pour lui et socio pour elle les avait pétris d'orgueil. Ils se félicitaient d'être à eux deux les nouveaux penseurs d'une société. Ils savaient tout mieux que tout le monde et ne perdaient pas une occasion de le dire. Aujourd'hui, ils donnaient l'impression de compter les points, de pointer du doigt les errances de leurs congénères, se tournant inmanquablement l'un vers l'autre d'un œil complice et entendu qui signifiait : « Ça ne m'étonne pas, c'est un refoulement primaire ». Ils étaient devenus obtus, enfermés dans des règles de vie dont eux seuls avaient les clés. Leur couple sentait la lavande défraîchie qu'on laisse traîner dans les placards.

Mais ils étaient quand même leurs amis. Ils avaient toujours été là, et bizarrement leur présence avait quelque chose de rassurant pour Lucie, d'immuable, comme s'ils ne vieilliraient jamais. Elle s'amusait beaucoup aussi de cette inversion des rôles. Maintenant, c'est Lucie et Fred qui étaient marginaux et qui donnaient du fil à retordre à Isabelle et Christophe qui avaient bien du mal à les faire entrer dans une case bien définie. Étaient-ils un couple ? Eux-mêmes n'avaient pas envie de le savoir. Fred et Lucie avaient bien essayé d'être comme tout le monde. Un soir, alcoolisés pour se donner du courage, ils avaient fait l'amour sur la banquette arrière de la voiture de Fred. L'expérience n'avait été déplaisante ni pour elle ni pour lui. Ils connaissaient leurs corps, leurs désirs. Leur animalité avait quelque chose de naturel, comme s'ils se retrouvaient enfin. Ils avaient recommencé à plusieurs reprises. N'importe quand, n'importe où mais jamais dans un lit. Trop connoté. Trop symbolique. Pourtant, plus ils s'aventuraient dans une relation qui s'apparentait à celle d'un couple ordinaire, plus le malaise était palpable entre eux. Les silences après l'amour devenaient gênants, les longues douches étaient devenues un rituel solitaire. Jamais ensemble. Sans oser se le dire, ils se sentaient sales, comme s'ils faisaient quelque chose de mal, comme s'ils se sentaient souillés par un autre corps qu'ils n'étaient pas autorisés à si bien connaître. Leur relation avait quelque chose d'incestueux. Ils se sentaient frère et sœur avant de se sentir amants. Alors dans un accord tacite, ils avaient arrêté, substituant leurs ébats érotiques par des étreintes platoniques. La seule chose dont ils étaient certains, c'est qu'ils étaient aussi inséparables qu'incapables d'être ensemble.

Leur association ne datait pas de la veille. Du plus clair qu'ils s'en souvenaient, Fred et Lucie avaient toujours traîné ensemble, se querellant déjà affectueusement dans les bacs à sable des squares parisiens à propos de sombres histoires de pelles et de seaux. La mère de Fred, Graziella, une femme toute en

chair, à l'allure joviale était la première nourrice de Lucie. Elle vivait alors dans le même immeuble que ses parents et défendait fièrement son titre de meilleure nounou du quartier. Rien d'officiel évidemment, mais le bouche à oreille fonctionnait et sa réputation n'était plus à faire. Caroline, la mère de Lucie s'était d'abord imaginé que partager le même palier que Graziella faciliterait l'acceptation de sa progéniture adorée comme une nouvelle enfant à garder, lorsque, le temps venu, elle reprendrait le travail. Elle rivalisait de sourires dans l'ascenseur, présentant sa petite Lucie joufflue, essuyant amoureuxment les résidus de lait séché restés collés aux coins de sa bouche. Elle se forçait à converser sur la pluie et le beau temps. Elle s'essayait même à certains compliments maladroits et calculés qui tombaient à plat la plupart du temps comme un soufflé rabougri à sa sortie du four. Graziella n'était pas dupe de tout ce petit manège et s'en amusait beaucoup, n'hésitant pas à user de temps à autre de quelques tacles bien sentis. La mère de Lucie se sentait démunie. Elle n'avait pas imaginé confier sa petite chérie à quelqu'un d'autre que cette femme de caractère au cœur tendre. Mais elle constatait impuissante à quel point ses tactiques d'approche ne fonctionnaient pas. Elle ne se reconnaissait plus. L'entêtement lui avait donné des airs de mère hypocrite à la limite du désespoir. Elle s'estimait vaincue et riait quand même intérieurement de la belle leçon qu'elle avait reçue.

Pourtant, un jour comme un autre, elle croisa Graziella dans le hall d'entrée au niveau des boîtes aux lettres. La jeune femme non maquillée, cheveux luisants tenus en chignon par un chouchou improbable lui sourit timidement, sans intention de lui dire quoi que ce soit, plus accaparée que jamais par cet enfant grognon harnaché à sa taille. Graziella s'en attendrit, sentant bien pour une fois sa détresse sans filtre.

— Ça ne va pas fort vous ?

Caroline n'avait encore vu personne de la journée, retenant ses larmes au fond d'elle-même, ne voulant s'avouer qu'aujourd'hui vraiment, le cœur n'y était pas. Cette phrase inattendue avait provoqué un raz-de-marée intérieur dans le cœur de cette jeune maman complètement dépassée, qui ne savait plus comment faire pour contenter sa fille qui avait déjà épuisé toutes ses réserves de bonheur et de patience. Elle ne relativisait plus. Elle n'en pouvait plus. Elle fondit en larmes devant elle, marmonnant une phrase incompréhensible, reniflant une goutte naissante à la base de son nez.

C'est tout ce que Graziella attendait. C'était aussi simple que cela. Elle n'avait que faire des ronds de jambe et des compliments, elle n'avait pas besoin qu'on lui dise qu'elle était bien habillée ou bien coiffée car elle n'y prêtait absolument aucune importance. Elle voulait que les gens se laissent voir tels qu'ils sont. C'est exactement ce que Caroline venait de faire, réussissant malgré elle, son examen d'entrée.

— Allez, donnez-la moi. Allez faire un tour, ça vous fera du bien.

Elle avait déjà presque pris Lucie dans ses bras.

— Mais vous... Vous... êtes sû... sûre ?

Elle hoquetait sans relâche sans pouvoir se contrôler.

— Mais oui. Allez-y avant que je ne change d'avis. Je vous la prends une heure.

Lucie écarquilla les yeux devant ce nouveau visage, se sentant portée par des bras rassurants et expérimentés.

Lorsque Caroline réapparut sur le pas de la porte, toute coiffée et maquillée, Graziella ne crut pas la reconnaître.

— Eh bien ça fait plaisir. Ça vous a fait du bien. Entrez !

Caroline découvrit un appartement aux accents siciliens assumés. Le couloir était un véritable capharnaüm. Les objets d'une vie s'entassaient sans logique sur des étagères faites maison. Deux bambins de trois et six ans s'attroupaient autour du même jouet dans la pièce d'à côté. Lucie reposait dans une poussette, agitant les mains et les pieds, babillant de bonheur devant ce petit garçon de deux ans son aîné qui tournait autour d'elle pour attirer son attention. Caroline sentit un réconfort immédiat, comme une bouffée d'air frais.

— Federico ! Laisse-la tranquille mon chéri.

Elle se tourna vers la jeune maman en le montrant du doigt.

— Alors celui-là, c'est vraiment le petit dernier que mon mari et moi n'attendions plus... Mais c'est quand même mon chouchou. Ce n'est pas vrai ça ?

Graziella le souleva d'un bras et l'amena vers sa joue.